

LA DESCRIPTION DE CES SIGNES QUI FONDENT NOTRE RAPPORT AU REEL

— En hommage à Max Bense —

Bien que je n'aie jamais clairement compris la théorie sémiotique de Max, en raison, pour partie, de ma méconnaissance de l'allemand, il m'a semblé que ce qu'avec Peirce je conçois, en matière de classification des signes, comme des 'points de vue' des hommes-signes sur les signes-objets, entretenait peut-être quelque rapport avec la 'thématisation de la réalité', concept au centre de la théorie sémiotique définissant l'*Ecole de Stuttgart*, créée et dirigée pendant de longues années par Max Bense et Elisabeth Walther.

Pourtant ce que j'appelle une théorie des points de vue, dix pour être tout à fait précise, est lié à une conception hexadique de la phénoménologie du signe (8.344).¹

Or, les applications de la théorie peircienne du signe, réalisées tant à Perpignan qu'à Stuttgart ne se sont guère appuyées sur la conception hexadique du signe, en raison pour partie de sa trop grande richesse. Elle produit, en effet, soixante-six classes de signes, au lieu des dix classes de relations livrées par la conception triadique du signe comme action.²

Je m'attacherai à montrer que l'utilisation très méthodique de ce point de vue triadique a masqué l'intérêt de la conception plus large qui met en évidence qu'il n'est jamais question d'autre chose, tant dans la semiose vivante que dans l'analyse, que de 'point de vue'.

La classification méthodique des signes:

Bien que la décision de classer un signe soit une entreprise périlleuse - et, en affirmant ceci, je ne crois pas être contredite par les praticiens de la sémiotique peircienne - il est une règle d'or de la méthode, qui est de respecter le caractère au moins triadique du processus de représentation, qui permet à un objet de se faire reconnaître par un interprétant, au travers du signe qui le représente pour ce même interprétant (2.274). Loin d'être réflexe et déductive, une telle activité est inférentielle et inductive, car les signes sont signes des choses, et non pas des idées que nous avons sur les choses.

1 8.344: Suivant l'usage, nous utilisons le mode de subdivision des *Collected Papers* en faisant suivre le numéro du volume du numéro du paragraphe.

2 Il s'agit de la relation du signe à lui-même dans sa matérialité; de la relation du signe à son objet dynamique; et de la relation précédente à l'interprétant final, autrement dit de la prise en charge de la relation du signe à son objet par une pensée interprétante contrôlée.

La seconde règle est de procéder de façon systématique, en décrivant les trois moments de la sémiologie comme formes de l'expérience: le representamen comme monade, sans référence à quoi que ce soit d'autre, dans sa totalité *sui generis*; la paire representamen-objet dynamique comme dyade, le seconde exerçant sa détermination sur le premier; et la relation du representamen avec son objet saisie dans sa valeur de médiation par un nouveau representamen, dans une nouvelle représentation qui reproduit et interprète cette nouvelle relation avec le même objet, relation complexe, donc, qui est décrite comme une triade.

La troisième étape de l'analyse est à rattacher au projet d'idéoscopie que caressait Peirce: il s'agit de procéder à l'identification des idées catégorielles les plus prégnantes dans un representamen contextualisé et qui permettent de le caractériser au sein d'une culture. L'un sera ressenti comme une qualité de sentiment, et donc comme riche en priméité; l'autre sera décrit comme autre que son objet et signifiera cette secondéité, au sens où il sera conscience de l'idée comme expérience d'un effort, d'une résistance; tel autre enfin produira chez l'interprète la conscience que l'idée exprimée est sous-tendue par un but, une loi ou raison, à laquelle elle est soumise, et relèvera de la tiercéité des phénomènes sémiotiques.

Il me semble que la plupart des peirciens que se sont essayés à la classification des signes ont avant toute chose fait de l'idéoscopie.³

Conception hexadique, interprétant et jugement perceptuel:

La conception hexadique permet de distinguer deux objets et trois interprétants, au lieu d'un seul objet et d'un seul interprétant, dans la conception triadique de la semiosis. La conception hexadique marque une différence entre l'objet immédiat (Oi) et l'objet dynamique (Od) du signe, autrement dit entre l'objet dans le signe, porteur de sa signification, et l'objet hors du signe, réellement efficace, mais non immédiatement présent. Elle accorde aussi une fonction différente à l'interprétant immédiat (Ii) ou interprétant représenté (ou signifié) dans le signe; à l'interprétant dynamique (Id) ou effet réellement produit sur l'esprit par le signe; et à l'interprétant final (If), encore appelé normal ou logique, qui est l'effet qui serait produit sur l'esprit après un développement suffisant de la pensée (8.343).

Je crois par ailleurs que la question du rôle que joue l'interprétant dans le fonctionnement du système d'interprétation sémiotique ne peut bien se comprendre qu'en faisant la part des rapports de la dimension interprétante avec le jugement perceptuel relativement à la question de la vérité; à la précision près que l'un, interprétant, relève de la représentation, l'autre, le jugement perceptuel, relève de la pré-

3 Lettre à Lady Welby du 12.10.1904 (8.328): les buts de l'idéoscopie "consistent en la description et la systématique des idées propres à l'expérience ordinaire, ou qui surgissent spontanément en connexion avec les événements de la vie ordinaire, sans tenir compte ni de leur validité, ni de leur manque de validité, ni de leur psychologie".

sensation des phénomènes, au sens de leur 'présence à l'esprit', autrement dit percepts et jugements perceptuels sont des objets de la phanéroscopie, la phénoménologie peircienne.

Dans sa septième conférence Lowell, "Pragmatism and Abduction" (5.180-181), Peirce énonce les propositions fondamentales du pragmatisme, qui sont au nombre de trois:

- la première est que "*Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*", c'est-à-dire, ajoute-t-il, à propos de "*in sensu*", ce qui se ramène à un jugement perceptuel, comme première prémisse de la pensée contrôlée. Quant à l'intellect, il est fait du sens de toute représentation de n'importe quelle espèce de cognition, qu'elle soit virtuelle, symbolique, ou autrement;
- la seconde est non moins intéressante pour notre propos. Elle contient l'idée que les jugements perceptuels contiennent des éléments généraux, ce qui permet d'en déduire des propositions universelles;
- la troisième, enfin, est qu'il n'y a pas discontinuité entre un jugement perceptuel (phénomène sensoriel) et une inférence abductive (phénomène intellectuel), ce qui fait du premier un cas extrême d'inférence, alors même qu'il se situe en dehors de tout contrôle possible.

Au bout du compte, il faut, si l'on se propose d'utiliser les six derniers points de vue sur les dix retenus par Peirce, accepter l'idée que tout signe ne donne pas nécessairement lieu à une mise en évidence de son statut de représentation, c'est-à-dire de médiation intelligente, ou encore de troisième. Toute représentation, et, partant, toute interprétation sémiotique, présuppose nécessairement un jugement perceptuel. Mais tout jugement perceptuel ne mène pas nécessairement à un signe contrôlé. Faire intervenir la dimension interprétante implique la conscience d'avoir affaire à un signe. Les raisonnements, dont nous pensons qu'ils sont la seule activité mentale susceptible de nous faire accéder à la vérité, sont des actes volontaires sur lesquels s'exerce notre contrôle et, au moment de leur conclusion, ils acquièrent une généralité du type de celle d'une prévision. Notre raison est faite d'habitudes générales, et certains faits nous poussent à croire que des faits réels sont effectivement liés à nos conclusions; autrement dit, nous pensons alors saisir, par l'intellect, des portions de la réalité de l'objet dynamique.

Les dix classes de signes:

Les dix classes de signes qui sont donc le mode analytique le plus souvent choisi par les sémioticiens se réclamant de la théorie triadique⁴ du signe, sont produites par le déclenchement de l'interprétant final pour un représentamen donné. Ces dix classes sont données par la dixième trichotomie de Peirce, qui concerne "la relation triadique qui unit le signe à son objet dynamique et à son interprétant

4 système simplifié en comparaison de celui de la théorie hexadique.

final" (8.334) - relation qui, de notre point de vue, relève d'une pragmatique générale, chaque classe permettant à son tour de décrire le signe en fonction de trois trichotomies: (i) comme totalité composée, et donc triadique, (ii) dans ses constituants dyadiques, (iii) et enfin comme totalité monadique en tant que représentamen.

Quand il est saisi, par l'interprète, dans la relation qu'il entretient avec l'interprétant final, le signe est soit un rhème, soit un dicisigne, soit un argument. L'interprétant final d'un signe, en effet, est son interprétant tel qu'il est représenté par le signe, c'est-à-dire tel qu'il doit être compris pour répondre au projet, ou signification, du signe contextualisé (8.333).

Un rhème est un signe qui n'est ni vrai, ni faux. Les prédicats sont des rhèmes parce qu'ils signifient ce qu'ils signifient en se représentant eux-mêmes comme représentant quelque chose, qui est une priméité, une icône, son objet immédiat. Les propositions dites impersonnelles en sont une bonne illustration: si le prédicat, qui est un rhème, prend un sens, c'est-à-dire doit, par ce fait, répondre aux conditions de satisfaction et de falsification du discours, c'est par le seul fait de la présence d'un indice pronominal (présent ou absent, selon les langues, mais fonctionnellement efficace), pronom qui est la référence à la circonstance commune aux interlocuteurs dans laquelle le prédicat énonce que la priméité qu'il signifie se produit (2.318).

Contrairement au rhème, un dicisigne doit nécessairement être vrai ou faux, mais sans en fournir directement la raison.

Le dicisigne est vrai s'il prétend renvoyer à quelque chose qui a un être réel, indépendamment de la représentation qui en est donnée.

Cette référence, cependant, ne doit pas se donner comme rationnelle: elle doit apparaître comme une secondéité aveugle (2.310). Un vrai dicisigne doit se représenter lui-même comme un indice authentique, pas comme un symbole. L'interprétant du dicisigne représente l'identité du signe avec un indice authentique de son propre objet réel. En d'autres termes, l'interprétant final représente la relation existentielle réelle qui subsiste entre le dicisigne et son objet réel. On peut voir dans ce commentaire la conscience qu'entre le réel et son interprétation il y a place pour de multiples errements: du percept, au jugement perceptuel, à l'inférence abductive, l'interprète, de sa place de sujet, poursuit sa quête sans jamais clairement savoir s'il désire identifier son objet.

Pour comprendre un dicisigne, il faut qu'il soit composé d'un sujet qui est, ou représente, un indice d'un second existant indépendamment de la représentation; et d'un prédicat qui est, ou représente, une icône d'une priméité. La liaison de ces deux parties doit elle aussi être représentée, de telle sorte que le dicisigne soit l'indice d'une secondéité qui subsiste entre l'objet réel (représenté dans une partie du dicisigne comme devant être 'indiqué') et une qualité ou essence (représentée dans l'autre partie du dicisigne comme devant être iconicisée) (2.312).

Un argument n'a pas besoin d'être soumis, ni mis en évidence. C'est un signe représenté dans son interprétant signifié comme s'il était un signe de l'interprétant, ou encore une signe de l'état de l'univers auquel il fait référence et dans lequel les prémisses sont admises sans discussion (8.337). Un argument est un signe qui, pour son interprétant, est un signe de loi: un tel signe est compris comme représentant son objet dans le caractère de signe de ce dernier (2.252). L'interprétant d'un argument le représente comme une instance d'une classe générale d'arguments qui, dans l'ensemble, tend vers la vérité. Et c'est une certaine forme que peut prendre cette loi que l'argument pousse en avant, cette insistance constituant le mode de représentation caractéristique des arguments (2.253). Il s'ensuit que l'argument doit être un symbole (ou signe dont l'objet est une loi générale ou type) et qu'il doit envelopper un symbole dicent ou proposition, appelé sa prémisses, car l'argument ne peut mettre une loi en avant qu'en la représentant dans une instance (donnant ainsi à la prémisses une toute autre force qu'à la proposition simplement assertée). Quant à la proposition appelée conclusion, elle représente, à l'évidence, l'interprétant de l'argument (ce qui lui donne une force toute particulière). Mais bien que représentant l'interprétant, elle s'avère essentielle à l'expression pleine et entière de l'argument lui-même.

Le mode d'être de cette composition de la pensée, dont la nature est d'être l'attribution d'un prédicat à un sujet, est l'intelligence créatrice de toute réalité intelligible, et la connaissance même d'une telle réalité. Le concept de composition décrit à la fois le caractère dynamique du processus qu'est la semiosis, et la triadicité de ce processus, quand la pensée analytique cherche à intégrer les trois moments de la relation sémiotique dans les 'classes' de signes. On peut donc comprendre pourquoi l'analyste en rappelle systématiquement l'intervention au plan des généralités statuant sur la qualité de tel ou tel type de représentamen.

Pour chaque relation donnée (de comparaison, de performance, ou de pensée), sont à distinguer les premier, second et troisième corrélats. Ces relations triadiques sont divisibles en trichotomies de trois façons, selon que le premier, le second ou le troisième corrélats sont respectivement une simple possibilité, un existant actuel ou une loi. Ce sont ces trois trichotomies prises ensemble qui divisent toutes les relations triadiques en dix classes (2.238).

La hiérarchie des catégories:

Ces subdivisions obéissent à la hiérarchie des catégories (2.235-241). On obtient trois groupes de classes de signes, selon que les trois corrélats (ou relations dyadiques) sont de nature différente; ou bien tous de même nature; ou enfin deux de même nature, et un troisième de nature différente.

Dans la relation triadique authentique qui est celle du signe avec son objet dynamique pour son interprétant final, le premier corrélat peut être considéré comme

déterminant son troisième corrélat. La division en dix relations triadiques s'effectue sur la base du type de détermination caractérisant le troisième corrélat: il peut être déterminé par le premier à prendre une certaine qualité; ou bien à entrer en relation existentielle avec le second corrélat; ou encore à avoir une relation de pensée avec le second corrélat pour quelque autre corrélat.

C'est ainsi que le representamen, ou premier corrélat d'une relation triadique, aura son objet pour second corrélat et son interprétant comme troisième corrélat possible, lequel, du fait de la relation triadique authentique, sera déterminé à être le premier corrélat de la même relation triadique avec le même objet, pour quelque autre interprétant possible.

Quant au signe, il se définit comme un representamen dont quelque interprétant est une connaissance d'un esprit.

Le rapport à l'objet:

La structure générale des signes est symbolique. Pourtant, une partie de la pensée ne peut s'effectuer qu'en raison de l'existence de signes-pensées de nature non symbolique, répartis en deux classes: les icônes que sont les images, diagrammes, métaphores, indispensables pour expliquer les significations des mots; et les indices ou symptômes, illustrés par nos observations collatérales, grâce auxquelles nous savons de quoi les autres nous parlent. Les icônes illustrent les significations des pensées-prédicats, les indices permettent la dénotation des pensées-sujets. Icônes, indices et symboles sont la substance même de la pensée (6.338-341) et l'unité de la pensée est dans la proposition.

Mais on peut se poser la question de savoir si toute pensée doit nécessairement épouser ces trois formes. A ceci, la théorie peircienne répond que chaque sorte de signe exerce sa fonction différemment, dans la façon dont elle révèle les objets du monde, en en faisant des objets portés à notre connaissance.

Conclusion:

Au bout du compte, s'il apparaît peu conforme à la réalité des sémioses d'enfermer toute description de signe dans une classe systématiquement triadique, ces descriptions sont cependant adéquates lorsqu'il s'agit de classer des representamens, ces derniers intervenant après coup, dans le processus involutif de la pensée analytique, alors nécessairement contrôlée.

Peirce lui-même a souvent oublié la dimension interprétante dans les analyses qu'il nous a proposées, et plus souvent encore la matérialité du signe, retenant la dimension qu'il déclarait la plus utile du rapport du signe ou representamen à

l'objet. Cette attitude n'entraîne nullement un retour à une vision dyadique du fonctionnement sémiotique, mais manifeste la subtilité d'une méthode capable d'appréhender aussi bien la singularité du signe que la généralité du représentant, dans une interdépendance de bon aloi. La sémiotique peircienne aborde le réel par tous les bouts, et toute recherche menée dans ce cadre est un des moyens de nous éclairer sur *le monde, les signes, et la pensée du monde*: l'avenir appréciera la validité de l'ensemble des propositions.

SUMMARY

The author believes that the Peircean methodology applied to sign-analysis would best be served if the notion of 'viewpoint' was attributed its due role and significance.

Peirce's semiotics is a theory of semiosis based on a theory of viewpoints. 'Semiosis' refers to a triadic conception of the action of a sign on an interpreter; 'viewpoints' are analytic decisions corresponding to ten different areas of sign-meaning and classification. These ten viewpoints, which are trichotomies, reveal very interesting aspects of sign activity which can, obviously, not be embraced by the sole tenth trichotomy (the one which classifies signs according to their relations to their dynamical objects for their final interpretants, and yields ten classes of signs). It is undeniable that it is this third trichotomy which has been favoured by most of today's semioticians on account of its simplicity, synthetic value and relative powerfulness, and it proves most useful in the description of cognitive processes. The ten viewpoints, however, could also serve not only to multiply these ten classes but to enhance the dependence of sign activity on perception, thus anchoring semiotics to phenomenology.

SEMIOSIS 59 60

Internationale Zeitschrift
für Semiotik und Ästhetik
15. Jahrgang, Heft 3/4, 1990

INHALT

Max Bense:	Computergrafik	3
Georg Nees:	Ästhetische Erfahrung im Medium	7
Joëlle Réthoré:	La description de ces signes qui fondent notre rapport au réel	23
Hiroshi Kawano:	A New Method in Scientific Aesthetics	31
Matthias Götz:	Die Legende vom ästhetischen Urteil. Eine Spekulation	63
Barbara Wörwag:	Concept Art und Semiotik. Semiotische Untersuchung des Modells der "Protoinvestigation" von Joseph Kosuth	72
Renate Breuninger:	Die "Großen Fragen" nach der Wirklichkeit in den "Aufzeichnungen des Malte Laurids Brigge" von R.M. Rilke	87
Karl Herrmann:	Zur Replica-Bildung im System der zehn Zeichenklassen	95
Ines Riemer, <i>Konzeption und Begründung der Induktion. Eine Untersuchung zur Methodologie von Charles S. Peirce</i> (Karl Gfesser)		103
Gérard Deledalle, <i>Semiotics and Pragmatics. Proceedings of the Perpignan Symposium</i> (Udo Bayer)		107
<i>The Semiotic Review of Books. A Publication of the Toronto Semiotic Circle</i> (Alfred Toth)		109
Inhalt von Jahrgang 15		111